Ces femmes qui gravent. Féminisation d'une pratique et de son vocabulaire

These women who engrave. Feminisation of a practice and its vocabulary

Rémi Mathis

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/estampe/1633>

DOI : 10.4000/estampe.1633

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Référence électronique

Rémi Mathis, « Ces femmes qui gravent. Féminisation d'une pratique et de son vocabulaire », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 264 | 2021, mis en ligne le 02 avril 2021, consulté le 17 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1633> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/estampe.1633>

Ce document a été généré automatiquement le 17 novembre 2021.

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

Ces femmes qui gravent. Féminisation d'une pratique et de son vocabulaire

These women who engrave. Feminisation of a practice and its vocabulary

Rémi Mathis

- 1 Il en est de la gravure comme de l'enseignement, de la médecine ou du monde des bibliothèques : en un siècle, les sévères figures barrées d'une moustache ont laissé place à un nombre grandissant de femmes.
- 2 Les études de genre cherchant à mettre en valeur ces femmes artistes des périodes plus anciennes, des figures sont mises en lumière (et nombreuses sont les figures obscures de l'estampe ancienne à encore mettre en lumière, qu'elles soient masculines ou féminines !) et acquièrent une célébrité... dans des cercles plus ou moins restreints. Le nom de Merian rappelle plus Maria Sybilla que son père Matthäus, et le nom de Stella devient plus fameux associé à celui de Bouzonnet. Des personnes dont le talent est plus que limité refont surface à l'aune de ces problématiques¹.
- 3 De nos jours, une forte proportion des graveurs sont des femmes – si aucun recensement n'existe (ni aucune règle quant à l'emploi du titre de graveur), toute personne active dans ce milieu en est conscient... et l'élection d'Astrid de La Forest à l'Académie des beaux-arts est venue reconnaître cet état de fait.
- 4 Comme souvent, face à des changements sociologiques, les mots permettant de décrire la réalité hésitent ; ils sont marqués par des pratiques obsolètes, par des traditions et des modes de pensée anciens. Le développement social est plus rapide que le développement linguistique, pour de multiples raisons, essentiellement culturelles. Les questions de féminisations sont complexes et touchent des cordes sensibles ; elles obligent à remettre en cause des pratiques séculaires, un usage qui possède toujours une forte inertie. Elles posent la question même de l'identité de la langue française, de son évolution... et des acteurs susceptibles de l'entériner.

- 5 L'évolution du français a toujours reposé sur l'usage – mais encore faut-il déterminer l'usage de qui, et à partir de quand un usage fautif devient l'usage lui-même. C'est dans ce contexte en évolution rapide, souvent polémique, parfois politique, que se situe la question aujourd'hui posée du terme à employer pour « une femme qui grave » : faut-il dire « un graveur », « une graveur » ou « une graveuse »... ou laisser chacun faire comme bon lui semble ?
- 6 La politesse voudrait que l'on demande à chaque personne comment elle désire se faire appeler... mais cela n'est guère satisfaisant : la langue française utilise des mots, valide des usages qui ne doivent pas rester individuels. Le vocabulaire appartient à tous et permet la communication dans une société, sans que chacun puisse, de son propre chef, entériner ou repousser tel mot, pourtant compris de tous et utilisé par chacun. Il est donc bon d'étudier le vocabulaire employé pour désigner une « femme qui grave » à travers les époques, comprendre quels sont les enjeux cachés derrière ce point technique... et peut-être aboutir à recommander un usage qui cesse de varier au gré des sensibilités individuelles.

Des origines au ^{xx}e siècle : comment appeler la pratique de ces femmes ?

- 7 Chercher comment l'on appelait une femme graveur n'est pas chose aisée. Il ne suffit pas de chercher les occurrences de « graveuse », puisque ce qui nous intéresse est la fréquence de ce terme par rapport à d'autres (« graveur », « femme graveur » etc.).
- 8 Étudier l'usage de ce mot ne peut que constituer une première approche, nécessaire mais non suffisante. Pour cela, nous pouvons utiliser l'outil Ngram, proposé par Google, à partir de la numérisation et de l'océrisation des textes présents dans Google Livres. Il faut prendre cet outil avec toutes ses limitations : le corpus est aléatoire, la numérisation imparfaite, les occurrences parfois en trop faible nombre pour être représentatives, les métadonnées souvent très pauvres voire fautives. Cela ne peut donc donner qu'une indication de grandes tendances.

Usage des termes « graveur » et « graveuse » dans les ouvrages numérisés par Google

- 9 Nous voyons donc émerger une tendance claire malgré toutes nos nuances : le mot « graveuse » est très rare, extrêmement rare, même. Mais cela ne nous indique pas s'il est rare car on parle rarement de femmes qui gravent (qui seraient systématiquement appelées « graveuses » mais apparaîtraient peu dans la littérature) ou car les femmes qui gravent seraient dénommées autrement.

- 10 Nous reporter aux dictionnaires peut nous aider à faire la part des choses, tout en restant conscients qu'ils ne représentent pas forcément l'usage, ou tout l'usage, d'une période donnée, et possèdent leurs biais. Nous pouvons toutefois dans un premier temps faire fi de ces nuances car le constat est sans appel : le mot « graveuse » n'apparaît nulle part, sous l'Ancien Régime, dans les dictionnaires. Aucune mention dans le *Thresor de la langue françoise* de Jean Nicot (1606) ni dans aucune des neuf éditions du *Dictionnaire* de l'Académie française. Alors que l'*Encyclopédie*, de Diderot et d'Alembert, emploie 185 fois le mot « graveur » (pas uniquement pour des graveurs en estampes), il n'utilise pas « graveuse ».
- 11 Les choses évoluent légèrement au cours du XIX^e siècle. En 1820, le *Nouveau Dictionnaire de la langue française* de J.-Ch. Laveaux, se fait plus précis et énonce enfin une règle claire : « En parlant d'une femme, on ne dit pas “graveuse”, on dit “graveur”, de même qu'on dit “une femme auteur”. Ce qui appelle trois remarques : que la présence de femmes dans le milieu de la gravure est reconnu et que cela se marque par un choix de mot à employer ; que l'on refuse le mot de “graveuse”... mais qu'on l'emploie par la même occasion, montrant par là la pertinence du terme que l'on récuse ; enfin si l'on se replace en 2020, que la question du terme à employer se pose bien puisqu'on assiste en même temps à des interrogations sur la féminisation de “une auteur” en “une autrice” (voire en “auteure”...). La remarque est reprise par Bescherelle dans son *Dictionnaire national*.
- 12 Qu'en est-il des dictionnaires actuels ? Le mot apparaît dans ceux qui sont particulièrement fournis, mais pas forcément comme simple féminin de « graveur ». L'ouvrage de référence, le *Trésor de la langue française* ne recense que des usages très précis : il ne connaît le terme de « graveuse » que dans les expressions « graveuse de musique » (« Personne qui grave la planche qui sert à imprimer la musique à un certain nombre d'exemplaires ») et, par analogie, « graveuse de disque » (« Personne ou appareil enregistrant des paroles ou de la musique sur un disque ou sur une bande magnétique »)².
- 13 Le *Grand Robert de la langue française*³, plus précis que les dictionnaires de poche d'usage courant, entre dans les détails et affirme : « les professionnelles de la gravure artistique emploient en général pour se désigner le mot au masculin (je suis, elle est graveur ; une femme graveur) considérant que le mot féminin graveuse doit être réservé au domaine de la gravure utilitaire (ouvrières en gravure artisanale ou industrielle ; plaques de portes, bijoux à monogrammes, etc.) ». On aurait donc le tableau suivant⁴ :

	Homme	Femme
Artiste	Graveur	Femme graveur
Ouvrier	Graveur	Graveuse

- 14 Les occurrences que l'on trouve aux XVIII^e et XIX^e siècle répondent à ce constat. Au XVIII^e siècle, on trouvera ainsi surtout la mention de « graveuse » sur des partitions. Les éditrices de musique qui gravent leurs propres produits se présentent ainsi bien comme « graveuse ».
- 15 C'est le cas sur les pages de titre :

Recueil de pièces et d'airs choisis avec accompagnement de harpe [...] par François Petriani. Gravé par Mme Oger, Paris, 1780. BnF, Musique, RES VMA-544 (1).

- 16 Tout comme dans les annonces publiées dans la presse du temps.

L'Amour imprévu, cantatille à voix seule & accompagnement de M. Blainville. Prix la partition 1 liv. 16 sols, & avec les parties séparées, 3 liv. Chez madame Theveneau, graveuse & marchande de musique, rue du Petit-Lion-Saint-Germain, au bureau de la poste de Paris.

L'Avantcoureur : feuille hebdomadaire, où sont annoncés les objets particuliers des sciences et des arts, le cours et les nouveautés des spectacles, et les livres nouveaux en tout genre, 21 février 1763, Paris, Panckoucke, p. 127. BnF, Imprimés, Z-22061-22073.

- 17 Les autorités reprennent à leur tour le terme, par exemple dans des procédures judiciaires – on voit par exemple la citoyenne Vallet, graveuse, fabriquer de faux assignats – et le terme intègre le langage littéraire : George Sand mentionne par exemple comment sa demi-sœur Caroline apprend « le métier de graveuse de musique⁵ » – il n'est, au XVIII^e et au moins jusqu'à la moitié du XIX^e siècles, pas de graveuse qui ne soit « de musique » ou attachée à une tâche technique, non artistique.

Gazette des nouveaux tribunaux, septembre 1794, p. 42. BnF, Imprimés, F-35492-35493.

- 18 On comprend ainsi que les seuls dictionnaires qui attestent du mot “graveuse” sans préciser le sens très spécialisé du mot soient en fait des dictionnaires techniques, comme le *Dictionnaire général de la langue française et vocabulaire universel des sciences, des arts et des métiers* de F. Raymond (1832)⁶. L’acception « femme qui grave » n’est pas complètement absente, mais elle demeure rarissime avant la fin du XVIII^e siècle, et rare avant le XX^e siècle⁷ - le mot vient naturellement sous la plume, car la réalité existe, mais qu’il relève toujours de l’initiative individuelle et non d’un usage collectif réel. D’autant que, dans l’entretemps, les machines-outils se sont développées : comme le féminin a toujours désigné une gravure technique, presque automatique, c’est tout naturellement que la machine a préempté le terme de « graveuse »⁸... ce qui le fera juger d’autant plus avilissant pour une femme artiste.
- 19 Ce n’est donc qu’à la fin du XIX^e siècle qu’on commence, régulièrement bien que timidement, à voir apparaître le terme de « graveuse » pour une femme graveur, comme Georgiana Burnes-Jones⁹. Quand les frères Goncourt dédient une biographie à Madame de Pompadour, qui aimait graver et dont on conserve de nombreuses estampes, ils parlent à plusieurs reprises de « la graveuse ». Le mot au féminin étant assez naturel en français, la retenue venant de la subtile distinction entre gravure mécanique et gravure artistique semble passer au-dessus de la tête des personnes qui ne sont pas spécialistes de notre art et emploient donc « graveuse » sans se poser de question, tel ce médecin qui ne parle de la « graveuse » Jenny H... que pour décrire sa tumeur cancéreuse de la paroi postérieure du pharynx¹⁰ !
- 20 Chez les spécialistes, l’usage a du mal à se fixer. François Courboin, graveur et conservateur du Cabinet des Estampes, dans son petit ouvrage, *L’Estampe* (1914), appelle Marie-Anne Horthemels une « femme graveur » tandis que Roger Portalis et Henri Béraldi, dans *Les Graveurs du dix-huitième siècle* ne rechignent pas à féminiser. De même

Charles Blanc, à moitié plaisamment et à moitié sérieux parlant de Mme de Pompadour : « Ce joli graveur, ou, si l'on veut, cette jolie graveuse, pour parler comme le *Manuel des curieux* de Huber et Host »¹¹, et le mot se trouve chez Basan¹² dès 1789, ou dans les *Nouvelles archives de l'art français*¹³. On sent que le besoin de ce mot se fait sentir et que conserver la version non marquée semble de plus en plus artificiel.

- 21 En dehors de ces usages extérieurs, relevant de l'usage général de la société – ou du moins de celui tel qu'il apparaît dans les publications documentaires ou de fiction – il est intéressant de savoir comment ces femmes elles-mêmes s'appelaient, quelle est l'appellation qu'elles revendiquaient pour elles-mêmes. Ce n'est pas chose facile car les estampes ne nous permettent généralement pas de le dire. Dans les périodes anciennes, une estampe, qu'elle soit signée par une femme ou par un homme, portera « X sculpsit » ! On ne trouve ainsi le terme de graveuse sur aucune des près de 50 000 estampes décrites à la pièce dans l'*Inventaire du fonds français du XVIIe siècle* du Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale ; idem dans les 51675 notices de celui du XVIIIe siècle.
- 22 Qu'en est-il dans les documents d'archives concernant ces femmes qui pratiquent la gravure sous l'Ancien Régime ? Le jeune chercheur Turner Edwards¹⁴ a eu l'occasion de voir une grande quantité de documents d'archives et de mémoires du temps sur les trois sœurs Horthemels, qui gravent plusieurs dizaines d'estampes dans la première moitié du XVIIIe siècle. Or, dans ces milliers de pages de documentation, pas une fois il n'est fait mention de leur profession – nous interdisant de savoir si elles se seraient appelées « graveuse », « graveur », ou d'un autre terme. Dans la société d'alors, une femme – même active – ne se définit tout simplement pas par son profession. Idem, Claudine Bouzonnet-Stella ne se donne jamais de titre particulier dans son testament ni dans l'inventaire qui l'accompagne, où elle n'apparaît que sous la dénomination de « fille majeure », c'est à dire non mariée, et en droit de gérer ses propres biens¹⁵. Enfin, quand Suzanne Sarrahat prend en apprentissage une toute jeune fille de onze ans, on la désigne comme « fille majeure travaillante en l'art de dessein et graveure, tant en taille d'épargne qu'en taille douce et en creux »... mais ni graveur ni graveuse¹⁶.

Aux temps de la féminisation

- 23 La question de la féminisation des termes traditionnellement employés au masculin – et plus encore quand il s'agit d'activités particulièrement pratiquées par les femmes – n'est pas nouvelle. Prenant acte du quasi-monopole des femmes sur l'activité de graveur en musique, le musicographe et critique Castil-Blaze (1784-1857) propose ainsi, par goût de la provocation, que « le féminin l'emporte sur le masculin » afin de coller à la réalité démographique et que les quelques hommes qui la pratiquent soient donc appelés des... « hommes graveuses »¹⁷.
- 24 Contrairement à de nombreuses féminisations récentes qui compliqueraient grandement les règles de l'orthographe si elles étaient validées par l'usage¹⁸, « graveuse » est un mot bien formé, qui se comprend immédiatement et ne pose aucun problème lexical.
- 25 La question ne se pose que dans les langues qui distinguent masculin et féminin. En anglais, « a printmaker », « engraver » ou « etcher » conservera la même forme qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme. En revanche, en italien, « intagliatrice » désigne à

la fois une machine excavatrice et le féminin de « *intagliatore* », mais reste rare. Idem en espagnol avec « *grabadora* », qui signifie avant tout magnétophone. L'allemand utilise « *die Kupferstecherin* » comme masculin de « *der Kupferstecher* » depuis longtemps.

- 26 Qu'en est-il, en français, de l'usage actuel... et futur ? « Graveuse » peut et doit-il s'imposer ? S'il semble évident que la question se pose désormais avec une acuité renouvelée, l'usage n'est clairement pas stabilisé. Prenons l'exemple d'Astrid de La Forest, première femme élue à l'Académie des beaux-arts (2016) : si l'Académie utilise des termes au masculin (forme non marquée) pour définir ses membres, l'artiste est désignée comme « graveuse » dans le décret de sa nomination dans l'ordre national du Mérite (2018)¹⁹. La BnF la donne comme « peintre et graveur » et elle-même, sur son site internet, se présente comme... « artiste plasticienne »... « utilis[ant] plusieurs techniques de gravure » : rien de bien clair, donc.
- 27 Pour avoir une idée de la réception actuelle du mot, nous avons demandé à des praticiens – hommes ou femmes – ce qu'ils en pensaient. Cette consultation informelle n'a évidemment pas valeur de sondage et ne possède aucune valeur scientifique ; elle montre toutefois que les esprits ont bien évolué et que la féminisation semble normale à la plupart des gens, notre question portant sur l'usage personnel des mots, le souhait des répondants et ce qu'ils considèrent comme correct ou fautif. Le 10 septembre 2019, nous avons posé cette question au groupe « Parlons gravure » sur le réseau social Facebook, qui regroupe près de quinze mille membres, dont un grand nombre de graveurs, professionnels ou amateurs. En quelques jours, nous avons recueilli 277 réponses. Parmi elles, 194 disait habituellement utiliser le terme « graveuse » pour une femme qui grave (70 %) tandis que 47 (17 %) ne féminisaient que l'article, le terme étant pour eux épïcène (« un graveur ») et que 36 (13 %) préféraient garder la forme unique « un graveur » quel que soit le sexe de la personne.

Usage des termes « un graveur », « une graveuse » et « un graveur » dans les réponses des praticiens actuels.

- 28 Plus d'une centaine de commentaires rédigés par les répondants nous aident à mieux comprendre les raisons de ces choix. L'usage du féminin est souvent vu comme le signe d'un engagement pour la cause des femmes, de leur reconnaissance et de leur visibilité – la forme non marquée est considérée non seulement comme masculine, mais comme le symbole d'une volonté de faire disparaître les femmes. Berthe Babok affirme ainsi : « Franchement marre du dédoublement de personnalité de ces femmes qui sont "auteur", "maître de conférence", "chercheur", "chirurgien" et "poète", il s'agit d'habituer nos yeux et nos oreilles à ce que la langue, complice de la société, a voulu nier : les femmes pouvant revendiquer ces titres ne sont plus des exceptions, des anomalies, des erreurs. »
- 29 La question de la distinction traditionnelle entre machine (ou, en réalité, ouvrier, mais cela n'est jamais rappelé) et artiste revient également à plusieurs reprises – accéder au titre de « graveur » (et non de « graveuse ») est alors considéré comme un honneur... ce qui aboutit parfois à d'autres considérations féministes au rebours des précédentes, où donner un nom particulier aux femmes reviendrait à les discriminer et finalement à les rabaisser : « Et d'ailleurs je suis graveur, mais aussi un être humain (et pas une être humaine !), et surtout les hommes sont des femmes comme les autres ! » (Catherine Cloup). Plusieurs disent utiliser le terme « graveuse », dont nous avons déjà dit combien il nous semblait mal formé et combien il nous semblait dangereux de rajouter inutilement des exceptions dans une langue française déjà bien assez compliquée... D'autres, enfin, bottent en touche, ou semblent considérer que le problème est oiseux, loin des véritables enjeux : « Franchement je n'arrive pas à avoir un avis sur la question. Quelqu'un qui se fait plaisir, moi ça me va bien » (Robert Trouillet).
- 30 La féminisation est donc souvent considérée comme une modernisation, un nécessaire changement qui accompagne des modifications sociales pour plus d'égalité et de justice : « La langue est vivante, elle doit vivre et évoluer avec les vivants. » (Berthe Babok). Mais parfois aussi, fait son apparition une légende, assez récente, selon laquelle la non-épécénité est l'état « naturel » de la langue française, qui aurait été contrarié assez récemment (souvent au XVII^e siècle) sous le poids de forces réactionnaires et misogynes²⁰ : « Graveuse m'écorche les oreilles, même si je sais que historiquement les noms de métiers au féminin existaient » (Christine Vandrisse).
- 31 Parmi ceux qui pensent que « un graveur » convient parfaitement, on considère surtout qu'un changement doit être motivé et que les raisons réelles n'existent pas : « Pourquoi vouloir à tout prix tout mettre au féminin ? » (Mary-Françoise Hachet) ; mais aussi que le mot est « plus beau » au masculin – argument qui est également avancé pour proposer « graveuse » au lieu de « graveuse ».
- 32 Pourquoi donc se priver de ce terme, qui semble désormais venir tout naturellement dans la bouche des interlocuteurs, qu'ils connaissent l'estampe ou pas ? Il y a à cela deux raisons :
- 33 La première touche à un refus de la féminisation en général. On trouve inutile de préciser le sexe / genre de la personne au nom d'un universalisme qui refuse de voir les particularités individuelles. Voire on trouve la pratique sexiste : un artiste est un artiste, qu'il soit homme ou femme, inutile de mettre les gens dans les cases ou de juger l'art sur des critères qui ne devraient pas avoir cours. Dans cette appréhension, refuser de féminiser est un humanisme – tout comme paraîtrait raciste de systématiquement préciser « un graveur Noir / juif » ou malvenu de parler de « un graveur handicapé ».

- 34 La seconde a des racines beaucoup plus précises et spécifiques. Une « graveuse », pour beaucoup, aujourd'hui encore, c'est une machine à graver, un outil industriel. Utiliser ce terme pour une femme serait donc la rabaisser – la distinction masculin/féminin ne reposerait pas sur le sexe mais sur humain-artiste/machine. Cette seconde raison est encore très souvent avancée dans les discussions sur ce sujet, mais tend à disparaître. D'une part car ces machines mécaniques, trouvées dans les ateliers d'autrefois, ne sont pas connues des plus jeunes – « graveuse » perd son côté péjoratif. D'autre part car la féminisation est un enjeu qui touche la société tout entière ; les scrupules hyper-spécialisés d'un petit groupe artistique qui peine à être reconnu ne sont pas audibles face aux revendications féministes et aux pratiques générales de féminisation. Jamais on ne trouvera dans les recommandations officielles sur la féminisation des termes et des titres des nuances aussi fines, qui exigent une connaissance du lexique et un recul sur l'histoire de la langue.

Conclusion

- 35 Les questions d'orthographe déclenchent souvent les passions, et le font d'autant plus qu'il s'agit de questions fondamentalement politiques et morales, où chacune des positions est tenue par des militants qui y voient un symbole – d'un côté de la pureté d'une langue immuable devant résister face au politiquement correct et à la mode éphémère ; de l'autre de la lutte pour la reconnaissance des femmes et de leur rôle social et artistique contre les forces du patriarcat et de la réaction.
- 36 S'ajoute à cela une grande difficulté qui empêche souvent de poser les questions de manière sereine : le mélange entre une approche historique et une décision à prendre pour l'avenir. D'un point de vue historique, nous devons nous contenter de comprendre les pratiques de sociétés anciennes, dont la morale n'était pas nécessairement la nôtre et dont les pratiques sont mal connues et souvent mal documentées – peu de femmes ont gravé et la manière dont elles étaient appelées dans la vie courante n'est pas aussi clair qu'on le souhaiterait. Il ne semble toutefois pas que le terme de « graveuse » ait été courant, sans qu'il faille pour cela invoquer quelque complot de l'Académie française ou quelque noire période qui aurait remis en cause une période enchantée où le français aurait été une langue libre et féministe.
- 37 Pour l'avenir, en revanche, l'usage semble pencher vers une féminisation systématique, considérée comme consubstantielle d'une langue moderne et du respect des femmes. Rappeler un usage historique péjoratif du terme « graveuse », peu connu, d'un champ restreint, est inaudible – comme on le voit dans les usages de l'État, qui applique des règles générales de féminisation sans se perdre dans les nuances que nous avons rappelées ici. Il nous semble donc pertinent de contribuer à écrire cette nouvelle page du mot « graveuse » en le considérant comme le simple féminin de « graveur » et ainsi intégrer les pratiques du monde de l'estampe à celles de la société actuelle.
- 38 Il ne nous restera plus qu'à faire rentrer le terme « estampier » ou « estampeur/estampeuse » dans l'usage pour désigner l'auteur d'une estampe (qui n'est pas forcément graveur) – comme les anglophones ont *printmaker* à côté d'*engraver* – et nous disposerons du vocabulaire nécessaire à décrire les pratiques contemporaines de notre champ !

NOTES

1. Ceci n'est pas une critique ; j'ai moi-même suggéré à Véronique Meyer de publier les textes de Claudine Brunand (sur laquelle j'avais commencé à travailler) aux éditions du Comité national de l'estampe (Claudine Brunand, *Propos d'une graveuse*, Paris, Comité national de l'estampe, 2019), et ai donné une conférence sur les femmes pratiquant la gravure lors de la Nuit de l'estampe (off de la Nuit blanche, Ville de Paris, octobre 2017, commissariat R. Mathis, A. Morales, S. Onzon, B. Renaudineau)
2. <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?28;s=1704641085;r=2;nat=;sol=0;>
3. *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française de Paul Robert*, 2^e éd. revue et enrichie par A. Rey, Paris, Robert, 1985, article "graveur".
4. Ce tableau est donné, comme exemples de féminisation complexe en usage dans une profession par : Gunilla Ransbo, « Noms de métiers et fonctions grammaticales », éd. G. Hilty, *Actes du XX^e congrès international de linguistique et philologies romanes* (Zurich, 1992), t. IV, section VI, lexicographie/galloromania, Tübingen, A. Francke, 1993, p. 285-290.
5. George Sand, *Histoire de ma vie*, vol. 5, Paris, 1856, p. 31.
6. En dehors de ces usages techniques et non artistiques, on trouve quelques mentions du mot qui relèvent de la plaisanterie. Quand Rétif de La Bretonne utilise le terme, c'est en inventant des histoires peu sages qui mettent en scène des femmes de toutes les professions, qui sont alors féminisées – la « graveuse » tient de l'exagération plaisante, à côté de la « maîtresse-des-requêtes » et de la « peintresse ». Nicolas-Edme Rétif de La Bretonne, *Les Nuits de Paris, ou Le Spectateur nocturne*, tome 13, Londres, 1788-1794, n° 233. BnF, Imprimés, 8-Z LE SENNE-5618 (13).
7. Par exemple, dans un catalogue de vente de 1798 (Lille, vente Libert de Beaumont, 17 septembre 1798) où il est question de la sœur de Pierre Savart comme « M. S. Savart, graveuse, sœur du précédent ». BnF, Monnaies et Médailles, LIBE-1798-SEPT-17.
8. Au féminin car le mot « machine » est sous-entendu, comme « perceuse », « meuleuse », « disqueuse », etc.
9. *La Chronique des Arts*, 1920, n° 5, p. 38.
10. Dr L.-Henri Petit, *Traité de la gastrostomie*, Paris, 1879, p. 265.
11. Charles Blanc, *Histoire des peintres de toutes les écoles*, Paris, 1883, vol. 7, p. 4. En 1886, idem, Maxime Lalanne refusait de féminiser le terme à son sujet, dans son *Traité de la gravure à l'eau-forte* (Paris, Cadart et Luquet, 1866) : « vous connaissez les soixante-trois pièces exécutées par ce joli graveur : (remarquez que je ne dis point graveuse !) », p. VI.
12. Pierre-François Basan, *Dictionnaire des graveurs*, 2^e éd., 1789, t. 1, p. 255, à propos de Mlle Grosnier : « Graveuse moderne dont on a quelques pièces d'après différentes maîtres ».
13. *Nouvelles archives de l'art français*, 3^e série, tome 14, 1898, *Les Artistes nantais* : entrée Anne Simonin, p. 433.
14. Que je remercie pour ses vérifications dans la masse documentaire qu'il a traitée.
15. J.-J. Guiffrey, « Testament et inventaire des biens de Claudine Bouzonnet-Stella », *Nouvelles archives de l'art français*, 1877, p. 1-112.
16. Rémi Mathis, « Faire travailler les filles. L'apprentissage d'Élisabeth de Nieport auprès de Suzanne Sarrabat (1686) », *Nouvelles de l'estampe*, n° 263, 2020. <https://journals.openedition.org/estampe/1456>
17. *L'Opéra*, n° 1, 1^{er} octobre 1842, p.4.
18. Rappelons que les mots en -eur font leur féminin en -euse ; ceux en -teur le font en -teuse s'ils proviennent d'un verbe qui comporte ce t, et en -trice s'il n'y a pas de verbe correspondant ou si ce verbe ne comporte pas de t dans sa terminaison. Une habitude très récente a amené

certaines personnes à proposer des néologismes en -eure (« ingénieure », « auteure », etc.), sans égard à l'origine ou à la formation du mot (qui donnerait « ingénieuse », « autrice », etc.). Ces mots ne posent pas de problème de compréhension, mais ces formes inédites (les seuls féminins en -eure sont ceux issus de comparatifs latins : « supérieure », « prieure »...) nous semblent singulièrement complexifier l'orthographe du français. En effet, si ces féminisations devaient être entérinées, il n'y aurait pas d'autre manière de connaître le féminin d'un nom en -eur que de l'apprendre par cœur, puisque la logique de formation du mot ne serait plus prise en compte. Cela créerait donc de nouvelles exceptions, alors qu'il ne nous semble pas déceler de raison particulière de renoncer à la formation normale du féminin. Évidemment, un usage se mettra en place – peut-être indépendamment de la logique de la langue – et peut-être « auteure » ou « graveure » deviendront-ils dans un siècle les formes ordinaires : nous nous bornons à souligner que cela compliquerait les choses et que cela n'est donc pas à souhaiter.

19. Décret du 15 novembre 2018 portant promotion et nomination. <https://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000037615089>. Elle suit en cela la Circulaire du 21 novembre 2017 relative aux règles de féminisation et de rédaction des textes publiés au Journal officiel de la République française qui stipule « l'intitulé des fonctions tenues par une femme doit être systématiquement féminisé – sauf lorsque cet intitulé est épïcène – suivant les règles énoncées par le guide d'aide à la féminisation des noms de métier, titres, grades et fonctions élaboré par le Centre national de la recherche scientifique et l'Institut national de la langue française, intitulé « Femme, j'écris ton nom... » ». Remarquons toutefois l'ambiguïté de cette recommandation dans la mesure où il faut féminiser... sauf si le terme est épïcène (possède la même forme au masculin et au féminin). Or, savoir si le mot « graveur » est épïcène ou si l'usage réclame « graveur/graveuse » est précisément la question posée !

20. Cette thèse a été soutenue par Éliane Viennot et, sous des formes diverses, par Maria Candea et Laélia Véron et bénéficie d'une grande ferveur sur les réseaux sociaux, où leur vérité semble un fait acquis. Or, si on comprend que des militants soient heureux de trouver une thèse historique qui va dans le sens de leur opinion préconçue, on peut s'étonner du contraste entre la faveur dont jouit l'idée et la faiblesse des preuves qui l'accompagnent. Ce n'est pas ici le lieu de discuter ces thèses, mais disons simplement que des pratiques intellectuelles sont choses complexes et que l'usage général d'une population ne peut être étudié qu'en mettant en série des textes en très grand nombre : donner un ou deux exemples bien choisis et quelques textes normatifs, sans être capable d'évaluer leur influence ou leur diffusion, n'est pas une méthode acceptable et cela ne permet en tout cas de tirer aucune conclusion.

RÉSUMÉS

Si l'on rencontre sous l'Ancien Régime des femmes qui gravent, elles constituent une infime minorité des personnes pratiquant cet art. Il n'en est plus de même depuis le xx^e siècle, ce qui pose la question du vocabulaire à employer à leur sujet. L'auteur étudie les usages anciens et, tout en prenant en compte les anciens sens et connotation du terme « graveuse », propose de désormais utiliser ce terme pour désigner les femmes qui pratiquent la gravure.

Although women engravers can be found under the Ancien Régime, they constituted a minority of those practising this art. This has not been the case since the 20th century, which raises the question of the vocabulary to be used for them. The author studies the old usages and, while

considering the old meanings and connotations of the term "graveuse" (engraver, with a regular feminine ending), proposes to use this term from now on to designate women who engrave.

INDEX

Index géographique : France

Index chronologique : 21e siècle

AUTEUR

RÉMI MATHIS

Archiviste paléographe, conservateur chargé des estampes du XVIIe siècle au département des Estampes et de la Photographie de la Bibliothèque nationale de France, rédacteur en chef des Nouvelles de l'estampe.